

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

GILBERT Pierre, *Rives. Poèmes*, Bruxelles, La maison du poète, 1955 (Recueil).

Cette œuvre littéraire est soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

Les enfants de Pierre Gilbert et la Digithèque ont déployé leurs meilleurs efforts pour respecter la législation applicable en matière de droits d'auteur pour obtenir le consentement du titulaire des droits de l'œuvre ici reproduite. Toutefois, le titulaire des droits en cause n'ayant pu être identifié malgré les efforts déployés, il a été décidé de reproduire l'œuvre en cause, étant entendu que celui qui serait titulaire de droits sur l'œuvre est invité à prendre immédiatement contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, avec l'accord des ayant droits de Pierre Gilbert.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à : http://digistore.bib.ulb.ac.be/2010/noncat000025_000_f.pdf

PIERRE GILBERT

RIVES

Poèmes

LA MAISON DU POÈTE

DU MÊME AUTEUR :

**LA POÉSIE ÉGYPTIENNE, Bruxelles, Fondation Egyptologique
Reine Elisabeth 1943, rééd. 49.**

**LE CLASSICISME DE L'ARCHITECTURE ÉGYPTIENNE, Bruxelles,
Fondation Egyptologique Reine Elisabeth 1943.**

**LES AVENTURES DE NEAJOUTY AVEC LE PRINCE D'EGYPTE,
(roman pour enfants), Bruxelles, Roitelet 1946.**

LE SILENTIAIRE (poèmes), Bruxelles. Le Nénuphar 1948.

**ESQUISSE D'UNE HISTOIRE DE L'EGYPTE ANCIENNE ET DE
SA CULTURE, Bruxelles. Collection Lebègue 1949.**

En collaboration avec Jean CAPART et son Ecole :

TOUT-ANKH-AMON, Bruxelles. Vromant 1943, réédition 50.

En collaboration avec Marcel RENARD :

**CATULLE, choix de poèmes traduits et commentés, avec une étude
sur sa vie, Bruxelles, Labor 1943.**

**RARAE GEMMAE, choix de poèmes latins traduits et commentés,
Bruxelles, Collection Lebègue 1945.**

UN VIRGILE DE POCHE, Bruxelles, Collection Lebègue 1947.

RIVES

Il a été tiré de cet ouvrage cinq cents exemplaires sur beau Vélín et douze exemplaires sur Ingres, numérotés de 1 à 12, constituant l'édition originale.

PIERRE GILBERT

RIVES

Poèmes

LA MAISON DU POÈTE

ANNIVERSAIRE EN MER

Ah ! que je sache encore où vont ces ombres douces !
Ton pas qui sonnait clair et qui fuit sur les mousses
Où s'éteignent les sons et la vie et l'espoir.
Pas l'espoir ! où tu vas, c'est l'aurore. Le soir
N'était pas ton royaume. Il te fallait la vive
Jeunesse du matin au-dessus de la rive.
Et moi, devant le jour qui monte et va rougir
Les îles d'Orient, j'attends ton souvenir.
Il est venu. Le soleil règne. Il me rappelle
Au savoir, au travail ; et cette vie est belle.
Les tourments, le bonheur, l'enrichissent assez :
J'aime, j'ai l'ombre à vaincre, et je vains. Mais tu sais
Qu'au jour levant, quand la dernière étoile tremble,
Il nous reste un moment où nos sommes ensemble.

RENDEZ-VOUS

Trois dauphins ont joué sous la coque de fer
Et l'ombre du navire est pourpre sur la mer.
C'est l'Attique. Au-dessus des bruits de l'entrepont,
Des agrès et du port, plane le Parthénon.
Nous avons tous les deux vécu de sa présence,
Mais séparés. Je l'avais vu sous la nuance
D'un ciel changeant de neige, et toi, dans le soleil.
Je le vois aujourd'hui radieux et pareil
A celui que tu vis. Et jamais la lumière
N'eut, pour lui rendre gloire, image plus entière
De l'unité qui fait le cristal et la fleur,
Mais qui trouve par l'homme un plus juste bonheur.
Ce sommet dans le jour, ce fronton blanc du temple,
Dans lequel le ciel pur et l'humain se contemplent,
Il faut que nous l'aimions tous deux pour nous aimer.
Nous l'aimons. J'ai senti sur le marbre animé
L'empreinte du regard dont tu dorais la pierre.
L'amour dore ce temple autant que la lumière.
Et cette colonnade appelait ta rigueur.
Elle adopte les siens. Sa force et sa douceur
A jaillir des degrés, par les fûts, vers la faite,
C'est le pur mouvement, c'est la danse de fête
Qui jaillissait en toi quand tu marchais ici.
Nous nous sommes rejoints. Les jours et le souci

Des jours n'auront pas su traverser notre joie.
Reste quelques instants ! Les montagnes déploient
Leur contour au-dessus d'un brouillard de clarté.
Il faut quitter le temple. Est-ce encor te quitter ?
L'ombre pourpre s'étend sur la mer qui s'allume
Et trois dauphins amis bondissent dans l'écume.

LA GRANDE VUE DE BELCÉIL

Les deux bords de l'allée aspirent à se joindre,
Mais au bout du chemin regarde le ciel poindre.
Il sépare toujours les feuillages aimants.
Il oriente encore nos plus nobles tourments
Vers ce vide inspiré qui partage l'espace,
Où l'inconnu s'entr'ouvre, où l'espoir le dépasse.
Pourquoi ce long appel du jour sur le gazon
Entraîne-t-il nos cœurs au fond de l'horizon ?
En un début d'automne, au seuil d'un soir limpide,
Y voyait-il monter les temples de Tauride,
L'enfant dont le portrait veille encore au château ?
Les danses de son temps, les fêtes en bateau,
Les hauts bouquets de feu sous la nuit constellée,
Ne pouvaient embellir le dessin de l'allée
Qui prolonge sans heurt et jusqu'à l'infini
Ce lumineux bassin que septembre bénit.

D É L A I

Entre l'aube et le réveil,
Un instant de repos tendre
Plus heureux que le sommeil,
Dont s'épuise enfin la cendre,
Rend le jour délicieux
Quand tes yeux sont dans mes yeux.

Aucune ombre de départ
Ne se mêle à la pensée
Dans cet amoureux retard
Où la fraîcheur délassée
Répond toute à la fraîcheur
Et le bien-être au bonheur.

Le regard s'échange clair ;
Le feu de l'intelligence
Dort encore dans la chair,
Comme l'or du pollen dense
Dont le jour va s'embaumer,
Couve dans le lis fermé.

LE SIGNE

Sous l'ombre dentelée et légère des palmes,
Qu'émeut le vent du Nil en balancements calmes,
Nous avons éludé la brûlure du jour
Et comblé de trésors l'attente de l'amour.
Mais l'amour est plus grand ; il veut que notre joie
Atteigne sans faillir l'horizon qui déploie,
Triangle de clarté dans la clarté de l'air,
Le signe où dans le ciel s'achève le désert.
L'attraction de feu des angles vers le faite
Nous entraîne d'un tel mouvement de conquête,
Amour, qu'enveloppés dans ce limpide élan,
Nous nous sentons unir au pur sommet brûlant.
Nos cœurs vont s'échanger plus profonds et plus calmes.
Nous pouvons maintenant retourner sous les palmes.

TRANSITION

Maître, tu m'attendais. Quand j'ai vu ta maison
Hausser sur le désert au fond de l'horizon,
Parmi les tamaris, sa terrasse et son dôme,
J'ai su que tu veillais au cœur de ton royaume.
En montant ce perron enfin je vais vers toi ;
Derrière ces battants, je serai sous ton toit ;
Avide, j'ouvre, et l'ombre en suspens sous les voûtes
Apaise mon regard brûlé de tant de routes.
Sans forme, nulle part et partout, tu m'entends.
Tu repeuples le soir la chambre où je m'étends.
Pendant trois jours entiers ta force m'accompagne.
Puis tu me laisses seul, pour mener ta campagne,
Avec le compagnon grandi par tes travaux,
Et qui t'aide à servir jusque dans ton repos ;
L'action maintenant remplace ta présence.
Mais l'action, c'est toi. Le but où tu nous lance
Est le tien — Il est plus que le tien. Car tu sers
Et fais servir un but au-delà des déserts.
Je me sens dépassé. Mais je tiendrai ma place.
Tu sais que j'aime aussi tout ce qui me dépasse.

PAUSE

Un grand pilier carré soutient toute la voûte
De notre salle blanche où je reste à l'écoute
Du passé. La fenêtre, ouverte sur le Nil,
Encadre au loin le clair et nonchalant profil
D'une barque glissant, les ailes étendues,
Entre deux grands ciels bleus vers des cités perdues.
Je ferme les volets, qui rompent le soleil,
Et je vois ; tout l'esprit concentre son éveil
Sur la vie à saisir dans la ville de sable
Où je fouille à pleins jours le vestige et la fable.
Quand des cendres surgit ce qu'un homme a pensé,
Statue agenouillée ou tesson, le passé
Semble proche ; il l'est moins que sous la voûte blanche
Où la cité renaît dans la pénombre étanche,
Nouant son sort au mien. Le lointain, c'est ma part.
Mais je veux vivre aussi. J'ouvre au jour — Il est tard.
Le Nil ne brûle plus. Il attend ses étoiles,
Et la barque au retour incline ses deux voiles.

LA VALLÉE ET LA CIME

Les torrents ont creusé la secrète vallée
Où la courbe de l'eau s'est longtemps profilée.
Les torrents ont tari. Le jour emplit le roc.
Les bords de la falaise éclatent sous le choc
Du soleil. Les versants ruissellent de lumière.
Je marche dans la gorge entre les flancs de pierre
Qu'entaillent en trous noirs les portes des tombeaux.
Et je descends parfois dans ces antres royaux.
Sur les murs engloutis dans la nuit grandissante,
Des files de damnés entravent la descente
Du soleil mort. Il cherche au plus profond du sol
Le contact inspiré qui lui rendra l'envol.
Que les chauves souris s'agitent ! leur nuage
Affole l'ombre vaste où la lampe surnage.
Mais ces troubles remous, ces angoisses de l'air,
Accablent peu l'esprit que regarde un dieu clair
Et qu'attend tout au bas, dans la plus sombre salle,
Un divin roi de pierre étendu sur la dalle.
On est bien dans ce noir pour se créer du jour.
Car le jour que l'on crée, à mesure d'amour,
Est le seul qui remplisse un cœur et lui survive.
Mais le corps cherche l'air dont ce gouffre le prive.
Je pourrais retourner vers la plaine du Nil ;
Le parfum de la terre, insistant et subtil,
Les aromes des fruits viendraient à ma rencontre.
J'aime mieux remonter la vallée où se montre
Au sommet du désert le roc essentiel,
La cime d'Occident plus claire que le ciel.

FONTAINE

Il m'arrive parfois, perdu dans mes pensées,
Quand je cherche le mot des énigmes passées,
D'apercevoir de loin le rythme de ton pas.
Sans t'avoir reconnue, avant d'ouvrir les bras
Vers toi, je suis heureux ; je songe : « qu'elle est belle ! »
Ce n'est pas encor toi, mais tout me dit : « c'est elle !
Celle dont je rêvais, par qui je vais aimer,
Que j'aime ! » Mais quel froid coupe l'air embaumé ?
Si ce n'était qu'un rêve ? oh ! ma tête battante !
Et puis c'est toi ; c'est toi qui combles mon attente,
Fontaine ! Pour toi seule un tel chant. Je connais
L'inépuisable flot ! De chaque instant tu nais,
Secret profond et pur qui romps l'indifférence,
Source dont j'ai besoin pour aimer l'espérance.

PALATIN

Dans l'arrière-saison, l'aurore touche au soir.
Pas de midi. Le jour, du rose jusqu'au noir,
S'incline entre les bords de nacre des nuages.
Descendons au milieu des acanthes sauvages ;
L'après-midi se lève au-dessus du vallon.
Par moments, la chaleur d'un reflet presque blond,
Sur le fond vert obscur et lustré d'un grand arbre,
Effleure une colonne à l'acanthé de marbre ;
Un nuage a passé ; le reflet s'est éteint ;
Il renaît, il grandit sur le temple latin ;
La lumière voilée enflamme de son rêve
Ce fût de marbre pur où le songe s'élève ;
Même la face d'ombre a sa longue clarté.
Ainsi ondoie et monte autour de ta beauté
Mon rêve qui voudrait, de toute sa tendresse,
Eclairer même l'heure où te prend la tristesse.
Je te vois. Tu souris. Dans ce bois toujours vert,
Les lauriers et les pins triomphent de l'hiver,
Et Rome autour de nous encadre de silence
Le bien mystérieux qui vient de ta présence.

LA NAISSANCE DE VÉNUS

Vénus, à fleur de marbre, entre ses bras ouverts
Sourit à la douceur qui brûle dans les airs.
Elle germe du sol aux brises qui l'attirent ;
Son profil pur se lève et les Heures l'admirent.
Les ondes des cheveux et les ondes du lin
Coulent sur la vigueur mince du corps divin.
Grandira-t-elle au jour ? Elle tient de la pierre
Le bonheur de rester la même printanière.
Et dans le long silence où plonge un grand rayon,
Nous vivons d'un seul cœur la jeune vision.

LA CLEF DE VOÛTE

Ce disque de ciel libre au sommet de la voûte
Rayonne dans un cercle où la vie est absoute,
Et que semble créer ce lumineux faisceau
Pour composer l'espace où descendre plus beau.
La coupole et les murs de l'immense rotonde
Ont raison de se clore aux approches de monde,
Puisqu'ils l'ont remplacé, puisqu'ils tiennent de lui
Le zénith éclatant du jour et de la nuit.
Les heures, les saisons, tournent dans cette enceinte
Au seul changement pur de la lumière sainte.
Un monde réfléchi concentre ici des lois
Que suivent l'océan, notre cœur, et les bois ;
Et nous sentons l'afflux de la force première
Dans cette clef de voûte ouverte à la lumière.

MONTE CAVALLO

Bondissant à l'appel qui monte du lointain,
Les deux chevaux de marbre aspirent le matin.
Mais les jeunes héros, dompteurs de violence,
Rompent à leur élan l'élan qui les devance.
Ils règnent du regard sur le clair horizon,
L'eau vive et le palais, le peuple et la maison.
Ils vibrent à midi dans la chaleur limpide ;
Et dans l'orage aussi leurs poings tiennent en bride
Avec leurs deux chevaux la fureur et l'effroi.
Leur domination fend le choc du vent froid.
Le soir, sur leurs corps blancs, passe un reflet de flamme
Qui les soulève à l'heure où la nuit les réclame,
Et promet qu'à travers toute l'obscurité
Vivra leur don de joie au ciel de la cité.

AU CÉLIUS

Après avoir longtemps marché parmi les marbres,
Nous retournons vers toi, colline aux simples arbres,
Vers ta barque gréée, au sommet du coteau,
D'un réseau souple au vent de fragiles jets d'eau.
Que ton seuil ancien révèle avec franchise,
Marie in Domnica, douce de clarté grise,
L'égale profondeur de toute ta maison !
Tes deux files d'arceaux emportent l'oraison
Vers l'abside où l'enfant, la mère, un peuple d'anges,
Relèvent au-delà des splendeurs et des fanges
L'homme au cœur adorant que la vie a ployé.
Sans rite, le divin parfume ce foyer.
Tant de religions ont passé ! L'aube reste.
Il émane un jour pur de ce temple modeste.
Quand j'étais seul ici, je me sentais aidé
Par cet espace antique où tout s'est accordé.
Et maintenant ces murs, ces colonnes, répondent
Au repos attentif où nos vœux se confondent.

LES CYPRÈS DE TIBUR

Très vieux, tous les cyprès semblent frappés de foudre.
Leurs grands troncs éclatés, tordus, blanchis, en poudre,
Elèvent en faisceaux leurs cris vers le ciel bleu.
La sève dans leur bois a la fureur du feu.
Ils sont encor si forts et surchargés de vie
Que les autres vivants, craignant cet incendie,
Laissent leur groupe obscur commander le chemin
Qui descend vers la plaine et l'horizon romain.
Les passants, les amants, égarés d'être infimes,
Quittent le cercle noir des plus puissantes cimes.
J'y suis resté, pensant à toi ; ton bel été
Comblait l'enclos profond de son intensité.
Les cyprès véhéments épurent dans la nue
Les délires épars de la terre inconnue.
Je les éprouve aussi, ces troubles, dans mon sang
Qui, lourd du même sort, brûle du même élan.

L'ATTAQUE

J'ai vu me regarder la face de la haine.
Un choc sourd, et longtemps s'approfondit la peine.
Pourquoi ? Je n'avais pas mérité ce fer chaud.
Mais il fallait souffrir. Je connais le couteau
Qui m'attaque, le dieu par qui je suis poète.
Il faut brûler si l'on aime le feu. Souhaite
Créer, tu te détruis. C'est au rouge volcan
Que le roc se transforme en cristal transparent.
Et pourtant il est doux, au bord du paysage,
De baigner de soleil et d'ombre son visage,
De caresser le jour dans l'air silencieux,
Et de borner sa vie à lire dans tes yeux.
Alors il faut qu'on souffre, il faut qu'on désespère,
Et que trouve à se nuire un poète sincère.
Amour, pardonne-moi de souffrir d'autres maux
Que les tiens. Sans leurs feux, nos feux seraient moins hauts.

LE PASSAGE

Je n'ai que toi, divin, pour aller jusqu'à toi.
Les hommes t'ont borné dans leur contour étroit ;
Mais tu quittes l'espace où l'on aime te craindre.
Dans le vide laissé par toi, j'ose t'étreindre.
Si tu n'existais pas, te sentirais-je absent ?
Je puise ton désir aux sources de mon sang.
C'est pour te découvrir que l'âme inassouvie
Taille dans son destin la ligne de sa vie.
Connaissant ta puissance à ta tranquillité,
Je saisis mieux ta force au fond bleu de l'été
Que dans le convulsif éclat vert de l'orage.
Le monde est entre nous, mais je sais le passage :
Creuser le désespoir, et voir à travers lui
La lumière du jour et l'ombre de la nuit.

LA MARCHE

Je ne peux plus marcher sans me chercher un dieu.
Cette roue éblouie, autour de quel essieu
Emporte-t-elle ainssi l'aveugle élan du monde ?
Le ciel insaisissable et la terre profonde,
Et la mer, l'avenir et le présent humains
Ne s'arrêteront pas au geste de nos mains.
Il ferait bon pourtant s'asseoir dans la verdure
Et bâtir sa maison sur un rocher qui dure.
Pourquoi ces biens entiers, puisqu'ils sont dépassés ?
Et ces rires d'enfants, ces rires menacés ?
A côté de l'amour, à côté de la terre,
L'éternel est fuyant, et sa lueur austère
Transparaît sans chaleur de son nuage flou.
Oh ! que ce serait peu si ce n'était pas tout.

LA PISTÉ

Je le croyais ici. J'attends, regarde, écoute.
Mais il ne hante pas tel détour de la route.
Il passe au point fuyant où le chemin se perd
Dans le ciel. Il n'est plus sur le sol ni dans l'air.
Et quand j'aurai gagné le haut de la colline,
Il aura disparu du coteau qui s'incline
Et remonte au départ d'un nouvel horizon.
Il est toujours plus loin que l'espoir. La prison
De dogme et de calcul que l'homme lui devise
Eclate. S'il descend dans le temple ou l'église,
C'est quand ils sont déserts ou que les grands arceaux,
Plus haut que l'affluence et que tous les assauts,
Cernent un vide où, seul, il trouve sa mesure.
Et même au bord du ciel où le pays s'épure,
Celui que j'atteindrais serait-il encor lui ?
Vois à travers le jour les astres de la nuit.

AMBITION

Il faut tirer du sol le fer, l'eau, le froment
Et l'or. L'homme le sait. Il peine, il lutte, il vend.
Je suis né comme lui. Sans lui la terre est vide ;
Je brûle de l'aider. Mais il n'est pas mon guide,
Et je ne suis pas fait pour les mêmes travaux.
Mon attention veille au milieu des échos.
J'ai connu le pays qui nous parle dans l'ombre.
Saurai-je l'invoquer par l'image et le nombre
Et peut-être toucher, à travers un mur sourd,
Le pays plus secret qui germe dans le jour ?
Que j'accueille un instant la puissance entrevue
Et, prolongeant du cœur la vision vécue,
La répande à mon tour ! Ma chance d'être grand
Est de rendre parfois l'horizon transparent.

SOLIDITÉ

Entre les rameaux noirs, le ciel est souvent dur.
Même bleu, même doux, il n'est pas aussi pur
Qu'entre les mouvements plus lents des branches vertes.
Quelle onde offre au regard d'aussi profonde pertes ?
Le seul but est au cœur des abîmes sans fin.
Aujourd'hui la saison enchante le destin.
Poésie, ouvre-moi l'espace des feuillages
Dont le vert transparent s'obscurcit aux nuages
Et nous rend après eux la lumière du ciel.
Abeille avant les fleurs, tu demandes ton miel.
Longtemps le printemps libre a jailli dans ma joie,
C'est pour toi maintenant que son cri se déploie.
Tu veux que je t'apporte un rayon des beaux jours,
Pour qu'il vive à travers les temps mornes et sourds.
Jeune, je recevais. Il est temps que je donne.
Et j'en suis mieux comblé. Chaque printemps rayonne
Plus vif. Il me descend plus profond dans le cœur.
Mais son intensité ne me rend pas vainqueur.
Je sens, dans l'épaisseur du sol, des troubles naître.
L'éclat qui me parcourt éveille tout dans l'être.
La hantise en remous se lève dans le sang.
Que ce reflux de cendre est âcre et salissant !
Les plus frais des parfums se fanent et fermentent.
Trouverai-je un cristal dense qui les démente,

Où ma tempe se pose et puise la fraîcheur ?
Il est là. Le poème a gardé la rigueur
Et l'aspiration du matin qui s'efface ;
Dans sa profondeur vive aucun trouble ne passe ;
Et le parfum défait qui serpentait obscur
Dans le poème uni plane et redevient pur.

EXIGENCE

Quand on vit l'un par l'autre, il faut bien qu'on se blesse.
Sans outrage, sans heurt, et même sans faiblesse,
Quand on se trouve deux à remplir l'univers,
A se masquer le ciel insistant des hivers,
Les sources du printemps, les torrents de l'automne,
Et les gerbes de blé qu'un tel été couronne,
Il faut bien concentrer l'un sur l'autre le poids
Des orages perdus, des jours ardents et froids,
Du cercle des vivants qui vengent leur absence.
Chacun les porte en soi, les dons de violence,
Les parfums de la terre altérés en poisons,
Qu'une autre vie égare à tous les horizons,
Mais que l'amour, brûlant la splendeur et la honte,
Ramène impitoyable au seul être qui compte.
Et c'est lui qui le plus peut souffrir du combat
— Ou blesser à son tour, mais aimer, être là
Irremplaçablement, faire que l'on respire !
Femme, de si longtemps ce courant nous attire
L'un vers l'autre qu'enfin nous pourrions accepter
Le suprême péril de la sécurité.
Mais nous allons plus loin. Repos est indigence.
Vivant de nous aimer, nous vivons d'exigence.

LES COLLINES ET LA COUPOLE

Seul entre les cyprès, je montais de Florence
Aux collines. Le jour, profond de transparence,
Soulevait de son feu le bonheur de mes pas.
Et je pensais : Amour, quand tu me rejoindras,
L'ardeur sera plus tendre et pourtant plus vibrante
Et le ciel, répondant à ta marche adorante,
Entourera plus clair le fronton vert et blanc.
Mais quand tu m'as rejoint, notre ciel était lent
Et nos pas répondaient sourdement à la nue.
Le bonheur n'a grandi qu'au creux noir de la rue
Où de sobres palais, déchus en ateliers,
Résonnaient à l'écho de marteaux familiers.
Un beau portail s'ouvrait sur l'éclair d'une enclume.
L'odeur du brasero que le soufflet rallume,
Celles du bois scié, des livres et des fruits,
Refluaient au tournant où se cognaient les bruits.
Et la courbe des toits allégeait la pensée
Au ciel où nous suivions la coupole élancée.

CAPITALES

Villes, rumeurs de rue, approches sans contour,
Passants jaillis du soir avec des yeux d'amour,
D'attaque ou de tourment, à l'heure où le visage
Brûle le masque, où l'ombre et les néons engagent
L'âme aux appels, l'esprit à la témérité.
Voir vivre, s'éblouir, voir, ne pas s'arrêter.
Ailleurs est ton amour. Ta vie est dans sa grâce
Et dans sa violence. Alors passe, et dépasse
L'étranger qui peut-être aurait besoin de toi.
Vous croisez un instant votre regard de foi.
L'un à l'autre soyez le passage de l'ange.
Que pourrais-tu de plus pour lui que cet échange ?
Ta présence n'est pas dans les chauds entretiens,
Mais dans les mots errants qui deviennent les tiens
Lorsque tu les condense à l'orbe d'un poème.
L'homme n'est pas le seul qui te heurte ou qui t'aime.
Sa main ne saisit pas d'autre frère que lui.
Apporte-lui ce fleuve où s'exalte la nuit,
Ce reflet d'un fanal qui s'allonge et se brise
Dans le Tibre ou le Nil, la Seine ou la Tamise,
Et le balancement d'une ombre sur un mur
En un rythme agrandi qui rend l'espace pur.
Est-ce le mendiant, le rôdeur ou la fille
Dont s'anime pour toi l'asphalte où le soir brille ?

Non, c'est toute la foule et sa touffeur de sang,
Toute sa solitude où tu trouves l'accent
De l'humain qui se brasse aux nuits des capitales.
Ces yeux, ces corps mêlés sous les lampes brutales,
Sont matière à quelque œuvre où tu cherches ta part.
Cherche, crée, aime, donne — et consens au départ.

LA CONFIANCE

Un peu de ton absence a-t-il su mon approche ?
Quand j'ai vu se lever le château sur la roche
Et s'ouvrir le pays où tu marchais enfant,
J'ai rejoint le passé que ta mort me défend.
Avec moi voyageait l'enfant de ma jeunesse,
Qui trouve dans mes yeux un peu de ta tendresse.
Mais son âge s'enchanté à son propre souci.
Cet âge était le tien quand tu vivais ici.
T'aurais-je rencontrée à travers son mystère ?
Tu regardais le bleu des jardins d'Angleterre.
Viens avec moi ce soir démentir ton néant ;
Ce rayon de soleil qui touche à l'océan,
Vois-le courir de vague en vague vers la plage,
Où sur mille oiseaux blancs son éclat se propage.
Les vagues, les oiseaux, la brise de la mer,
Suivent d'un même élan le même appel dans l'air.
A même appel aussi répond notre alliance.
Si je n'ai pas de foi, j'ai tant de confiance !

LA TOUR AU BOUT DU CHEMIN

Revois-tu ces juillets couleur de miel et d'ambre ?
Après le bleu calmant des murs de notre chambre,
Nous recherchions l'été. Tu me donnais la main.
Nos pas feutraient l'argile en poudre du chemin.
Sur le souple horizon pointait une tour grise,
Mais nous n'allions jamais jusqu'à la vieille église.
La vie était bornée au cercle de nos champs,
Où vibrait l'alouette ; et nous suivions ses chants.
Nous regardions le ciel où se dorait la flèche.
La route du retour était déjà plus fraîche.
Nous aimions l'allonger, pour la belle saison,
Et nous aimions aussi retrouver la maison.

RESSEMBLANCE

Françoise, Françoisseau, front d'oiseau, ma Françoise,
Tes yeux, comme un ciel bleu reflété gris dans l'Oise,
Ont toujours, bleus ou gris, leur tranquille clarté.
Jamais ils ne perdront leur lumière d'été.
Je le sais, car j'ai vu, témoin de cette vie
Dont la mienne après tant d'absence est embellie,
Vibrer en d'autres yeux un tendre jour pareil.
Tu rouvres en marchant les chemins de soleil
Où son pas, reconnu des oiseaux de l'aurore,
Eveillait leur chanson. Quand ton regard adore,
Je suis tenté d'y voir se prolonger le sien
Et de t'aimer, enfant, d'un amour ancien.
Mais je sais me garder de cette ingratitude.
Chacune de vous comble une autre solitude.
Vous avez toutes deux votre monde attachant.
A chacune de vous votre part de mon chant.

LA SURPRISE

Je marchais dans l'allée entre les peupliers
Que le vent de l'Ouest et le rêve ont pliés
Dans le sens de la route et des plus beaux nuages.
Le ciel et la campagne étaient pleins de messages.
Déjà se devinaient la ferme et ses grands toits,
Où j'allais retrouver les étés d'autrefois.
Serais-je allé plus loin ? jusqu'à la porte verte ?
L'aurais-je reconnue, et retrouvée ouverte ?
Je ne suis pas allé jusque là. Les jardins,
La grange de la ferme et le chaud bois de pins,
Avaient laissé la place à de libres prairies
Où roulaient la rosée en gouttes éblouies.
Leur étincellement ne blessait pas les yeux.
Sur ce fluide éclat glissait silencieux,
Minuscules et gris comme des tourterelles,
Des cygnes entr'ouvrant la conque de leurs ailes.
Autour d'eux, plus petits, jouaient à fleur de pré
De magiques poissons au plumage ocellé.
Ils riaient, leurs yeux noirs et les yeux noirs des cygnes !
Ces rires scintillants furent les intersignes
Auxquels je reconnus les bienheureux esprits
Qui m'effleuraient enfant dans l'air de ce pays.
Plus tard, je suis allé jusqu'à la porte verte,
Qui n'était plus la même et n'était plus ouverte.
Mais j'ai revu sans mal ce pays enfantin
Où m'a souri deux fois le masque du destin.

PASSAGE AU SOUNION

Les passagers lorgnaient le bagne au flanc de l'île.
Faut-il plaindre, accuser ? faut-il que l'on exile ?
Approchant du secret que cette île a gardé,
Je me suis tu longtemps et n'ai pas regardé.
Les bannis peuvent-ils voir de là le portique,
Seul sur le promontoire où commence l'Attique,
Imposer l'harmonie à l'horizon marin
— Sans avoir converti les hommes à l'humain ?
La Grèce des beaux jours brûlait du même orage ;
Déjà des exilés, de rivage en rivage,
Devaient chercher des yeux le ciel de leur cité.
C'est de tels désespoirs que grandit la beauté.
Au-dessus de la mer, le haut rocher sans arbre
Déploie au jour d'été ses colonnes de marbre.
Le bleu du ciel, autour de leur fin profil blanc,
S'avive, et son éclat résonne à leur élan.
Ce portique est ouvert sur un secret tranquille.
Rend-il un songe pur aux exilés de l'île ?
A peine effleure-t-il marins et passagers
Que reprennent déjà leurs rires inchangés.
Je devrais les rejoindre et suivre leur exemple
Pour être dans le jeu. Je suis là pour le temple.
Je n'ai plus à choisir, ailleurs me manque l'air,
Et le meilleur de l'homme est dans le temple clair.

Déjà le haut profil se perd en transparence.
Ai-je sacrifié l'humain pour une absence ?
Ou bien, mêlant ce jour aux jours que j'ai chantés,
Pourrai-je vivre uni dans mes fidélités ?

APRÈS

La chaleur de ton cœur assemblait les petits
Comme les animaux que tu rendais amis.
Ton cheval et ton âne ont gardé notre enfance.
La nature avec toi reprenait confiance.
Aussi n'ai-je pas cru que s'approchait ta mort
Et qu'allait retomber à l'ombre un bras si fort.
Mes sœurs, avec l'instinct de qui donne la vie
Ont compris, et rendu ta vieillesse adoucie.
Un fils avec son père ose moins d'abandon.
Mais le temps est venu de retrouver le don
Que tu m'as fait de toi dans la vie ancienne,
Quand mon enfance encor te parlait de la tienne
Et que tu me contais, le long de la Semois,
Tes jeux et ta maison, tout ton cœur d'autrefois.
Nous marchions au hasard, de sous-bois en clairière.
La futaie inégale accueillait la lumière
Et tu me faisais voir une souris des champs
Qui, sans peur, nous suivait de ses doux yeux brillants.
Quand le soleil dansait sur l'eau sombre et limpide,
Tu menais le cheval jouer dans le rapide,
Ou, dans ce courant vif m'apprenant à nager,
M'entraînais à l'effort. Le soir dans le verger,
Tu nous lisais des vers sous le souffle des branches,
Et la lampe enchantait le jeu des pages blanches.
Le poème, l'été, ton visage et ta voix,
S'embellissaient l'un l'autre à renouer leurs lois.
La trace de ces jours serait-elle effacée

De la rive du temps où ta vie est passée ?
Retrouves-tu là-bas, dans l'orbe essentiel,
Celle qui t'attendait sous la lampe et le ciel ?
Je sais ce qu'une mort nous enlève et nous laisse.
Jamais au plus profond sa présence ne cesse.
Son cri va se suivant sous la nuit et le jour,
En un dur entretien qui retourne à l'amour.

LA TACHE DE SOLEIL

J'ai souvent traversé les ombres des nuages
Sur les plateaux d'Ardenne ou sur de hauts rivages,
Dans l'espace de sable et de vent du désert
Ou parmi les reflets assombris de la mer.
Et toujours une tache errante, lumineuse,
A travers l'ombre dure ou l'épaisseur brumeuse,
Promenait son ovale aux pentes des coteaux
Ou glissante passait sur la face des eaux.
Je l'ai vue hésiter sur Byzance et Cythère.
Et je vois maintenant, des antres de mystère
Où la sibylle ouvrait l'empire de la mort,
Sur le gris de la mer vibrer un disque d'or,
Pendant que les oiseaux balancés par les lames
Prolongent leur appel au passage des âmes.

MESSAGE DE RETOUR

La poésie et toi, vous m'êtes revenues.
Voilà près de trois mois que vos images nues
S'éludaient dans le jour. Oh ! pas loin. Et souvent
La couleur de tes yeux m'arrivait dans le vent
Ou le soleil, malgré mon attention dure
A saisir le passé dans le sol qui l'épure.
C'était aussi pour toi que je voulais trouver
Ce que mûrit de vrai ce terroir éprouvé.
Tes lettres m'apportaient l'amour et l'exigence.
Et près de ta pensée, il faut bien que commence
Au cœur la poésie. Elle aime encor le Nil.
Plus qu'ailleurs y renaît son radieux péril.
Mais c'était elle et toi sans cri de plénitude,
Car je brûlais là-bas d'action et d'étude.
Maintenant mon travail s'interrompt. Le bateau
Me libère du temps. Je respire. Aussitôt,
D'un seul choc imprévu me prend la poésie
Et je retrouve en toi le plus vrai de ma vie.

LE SEUIL

Huit colonnes jaillies
Des ombres recueillies
Acclament le matin
De leurs coupes tendues
Aux grâces répandues
Par un plus haut destin.

Gerbes d'espoir blessées,
Mais par leur vœu dressées
Au zénith où s'unir,
Leur entente s'élançe
A l'appel d'un silence
Affranchi d'avenir.

Jets d'eau que cristallise,
Au-delà de la brise,
L'arrêt dans l'éternel,
Leur couronne s'achève
Avant la fin du rêve
Sans le secours du gel,

Et jamais ne retombe
Vers la tourbe ou la tombe
L'épanouissement
Retenu du calice,

Sur lequel s'ouvre et glisse
La puissance du vent.

Ces porteuses de coupes
S'égalent en deux groupes
Unis par le sommet,
Offrant leur cadre vide
Au ciel qui, plus limpide,
S'y souvient et promet.

Chacune dans la file
Pareille se profile,
En son double contour,
A la corde qui vibre
Autour d'un équilibre
Orienté d'amour.

Car seul un amour mène
Au ciel la pierre humaine
En un si juste trait,
Aspiration dense
Du roc à la cadence
Et du réel au vrai.

Amour, quand tu regarde
Dans mes yeux qui se gardent
Intensément à toi,
Je crois que rien ne passe
La rencontre où s'enlace
Étroite notre foi.

Mais quand tes yeux admirent
Ces colonnes qu'attire
Au plus haut leur accord,
Tous nos regards fidèles
Se retrouvent en elles,
Au cœur de leur essor.

Notre amour dans leur ligne
A reconnu le signe
De l'ardeur où se fond
La mutuelle étreinte
Qui, d'une seule empreinte,
Creuse le temps profond.

Notre brûlant échange
Croît au rythme où se rangent
Ces fûts que le jour suit,
Et ce portique même
Elève ceux qui s'aiment
A mieux s'aimer en lui.

Ainsi l'un près de l'autre,
Oubliant que fut nôtre
L'écho de notre nom,
Nous trouons toute impasse
Et dépassons l'espace
Au seuil du Parthénon.

Cet ouvrage, le trois cent trente neuvième des Editions de « La Maison du Poète », a été tiré sur les presses de l'Imprimerie Van Doorslaer, rue Thiéfry, 51, à Bruxelles, le 15 septembre 1955.

EDITIONS DE LA

MAISON DU POÈTE

DIRECTEUR : PIERRE-LOUIS FLOUQUET

158, rue de la Lune, à Dilbeek.

*

EXTRAIT DU CATALOGUE

Albert AYGUESPARSE : <i>La Rosée sur les Mains</i>	60 fr.
Anthologie de la Seconde Décade (1940-1950) 65 poètes - 350 pages	150 fr.
Anthologie Poétique du Demi-Siècle - 2 tomes - 120 poètes de 32 pays	
Le volume	150 fr.
Charles BERTIN : <i>Psaumes sans la Grâce</i>	60 fr.
Roger BODART : <i>La Tapisserie de Pénélope</i>	60 fr.
José BOUSQUET : <i>Traduit du Silence</i>	50 fr.
Mariano BRULL : <i>Poèmes (Préf. de P. Valéry)</i>	30 fr.
Maurice CAREME : <i>Mère</i>	50 fr.
Jean CAYROL : <i>L'âge d'Or</i>	20 fr.
G. K. CHESTERTON : <i>Poèmes Choisis</i>	50 fr.
Henri COPPIETERS de GIBSON : <i>Le Jongleur Consterné</i>	60 fr.
Henri CORNELUS : <i>Patris</i>	30 fr.
Eric de HAULEVILLE : <i>L'Anneau des années</i>	60 fr.
Miguel de UNAMUNO : <i>Le Christ de Vélasquez</i>	30 fr.
P. de la TOUR du PIN : <i>Le Don de la Passion</i>	50 fr.
Paul DERMEE : <i>Le Cirque du Zodiaque</i>	30 fr.
Charles DEKEUKELEIRE : <i>L'Emotion Sociale</i>	50 fr.
Pierre EMMANUEL : <i>Élégies</i>	100 fr.
Pierre-Louis FLOUQUET : <i>Psaumes de l'Amour et de la Mort</i>	60 fr.
Jean FOLLAIN : <i>Ici-Bas</i>	60 fr.
Robert GOFFIN : <i>Rimbaud Vivant</i>	100 fr.
René GOLSTEIN : <i>Et plus encore mortel</i>	50 fr.
Arthur HAULOT : <i>Poème pour l'Europe</i>	30 fr.
Franz HELLENS : <i>Variations sur des thèmes anciens</i>	60 fr.
Luc HENRI : <i>Les Morsures du Ciel</i>	60 fr.
Luc HOMMEL : <i>La Boutique Crickboom</i>	40 fr.
Francis JAMMES : <i>Au bon Samaritain</i>	50 fr.
Philippe JONES : <i>Le Voyageur de la Nuit</i>	50 fr.
Théo LEGER : <i>Andromède éblouie</i>	60 fr.
Géo LIBBRECHT : <i>A la Rencontre de Dieu</i>	50 fr.
García LORCA : <i>Yerma</i>	50 fr.
Mélot du DY : <i>Lucile</i>	50 fr.
Jeanine MOULIN : <i>Manuel Poétique d'Apollinaire</i>	100 fr.
Jean MOGIN : <i>La Vigne Amère</i>	20 fr.
Pierre NOTHOMB : <i>Clairière — Vie d'Adam</i>	30 fr.
Charles PLISNIER : <i>Sacre</i>	60 fr.
Rainer-Maria RILKE : <i>Le Livre de la Pauvreté</i>	50 fr.
Noto SOUROTO : <i>Chant du Wayang (Préf. de R. Rolland)</i>	60 fr.
Marcel THIRY : <i>Poèmes Choisis</i>	100 fr.
Paul LEFEBVRE : <i>Le Poème en Prose</i>	50 fr.
Edmond VANDERCAMMEN : <i>Le Grand Combat</i>	60 fr.
Ilarie VORONCA : <i>La Marchande de 4 Saisons</i>	50 fr.
Gertrude von LE FORT : <i>Hymnes à l'Eglise (Préf. de Paul Claudel)</i>	50 fr.

*

Envoi après versement au Compte Chèques Postaux n° 2928.19 de Pierre-Louis Flouquet, 158, rue de la Lune, à Dilbeek-Bruxelles (Belgique).

Règles d'utilisation des copies numériques d'œuvres littéraires de Pierre Gilbert, réalisées par les bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées et mises à disposition par les Bibliothèques de l'ULB, d'œuvres littéraires de Pierre Gilbert, ci-après dénommées « copies numériques », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des bibliothèques et reproduit sur la dernière page de chaque copie numérique d'œuvres de Pierre Gilbert ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

La mise à disposition par les Bibliothèques de l'ULB de la copie numérique d'œuvres de Pierre Gilbert a fait l'objet d'un accord avec les ayants droit de Pierre Gilbert, notamment concernant les règles d'utilisation précisées ici. Les ayants droit de Pierre Gilbert auront pris le soin de conclure un accord avec les tiers, et spécialement des éditeurs, ayant encore à ce jour des droits sur les œuvres de Pierre Gilbert, afin de permettre la mise en ligne des copies numériques.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les bibliothèques de l'ULB déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les bibliothèques de l'ULB ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination 'bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les bibliothèques de l'ULB encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les bibliothèques de l'ULB mettent [gratuitement](#) à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires de Pierre Gilbert : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemplaire de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées - basé sur une partie substantielle d'une ou plusieurs copie(s) numérique(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux bibliothèques de l'ULB un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication.

Exemplaire à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre base de données, qui est interdit.

10. Sur support papier

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.

